

La villhe Marguerite

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **6 (1868)**

Heft 21

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-179878>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

cloche. Quand l'heure a sonné, l'homme sort, ferme la porte, et au lieu de se croiser les bras dans une niche, va reprendre son rabot, sa lime..... ou sa *chopine* interrompue.

Dès que l'astre radieux a coloré de ses teintes pourpres les sommets boisés du Jura et que la cloche argentine a sonné le couvre-feu, le spectacle change. L'homme-horloge a quitté la terre pour s'élever à la hauteur de la seconde galerie de la grande tour; de là il promène jusqu'au matin un regard inquisiteur sur les cheminées de la vieille cité épiscopale et, à chaque heure, il va agiter directement, *de la main à la main*, le marteau que tout à l'heure il ébranlait à distance. Puis, d'une voix de Stentor, il va crier aux quatre coins du clocher : « Hééé ! le guet ! Il aaa sonné huiiit ! »

N'est-ce pas plus remarquable, quoique moins remarqué, que ces automates paresseux dont on vante les gentilleses, à Strasbourg et ailleurs ? Au lieu d'un mécanisme en métal, mù par un ressort ou par un poids et qui fonctionne avec une désespérante régularité, vous avez une horloge humaine, qui parle, se promène et partage avec toutes les autres machines humaines ses joies..... et ses faiblesses.

Et ses faiblesses ! Hélas oui ! Et pour preuve, je m'en vais vous raconter ce qu'il advint, il y a quelques jours, à l'horloge de la cathédrale. Il était minuit. Bien des Lausannois dormaient déjà, les agents de police avaient terminé leur ronde de onze heures, l'air était pur, le ciel brillait, et Vénus — la planète — venait de disparaître à l'horizon. Le guet, oubliant son rôle d'horloge, s'absorbait probablement dans la contemplation de cette belle nappe d'eau qui a nom Léman et qui est si belle quand la lune y reflète sa lumière argentée. Il entend sonner les horloges-machines qui carillonnent pendant un quart d'heure à tous les coins de la ville, sort de sa rêverie et s'élançant bravement vers son marteau frappe... un coup. Puis, se tournant vers l'occident : « Hééé ! le guet ! Il aaa sonné huune ! »

— « C'est pas vrai » lui crie une voix, de la terrasse de l'Évêché. — Notre horloge intelligente retourne à la cloche, frappe douze coups et, pour ne pas se dédire tout-à-fait, laisse croire à l'occident qu'il est une heure du matin, pendant qu'au nord il va crier : « Hééé ! le guet ! Il aaa sonné douze ! »

Ce qui prouve que la perfection n'existe pas à la hauteur du clocher de la cathédrale. Comment veut-on, après cela, la trouver sur la terre ?

Au nombre des petits détails qui se rattachent au développement de la colonisation de notre pays, il en est quelques-uns qui, pour n'être que des événements ordinaires, ne présentent pas moins quelque intérêt.

Du XII^e au XVI^e siècle une faible population s'implantait avec beaucoup de travaux et de peines dans les vallées du Jura. Un siècle ou deux plus tard on voit cette population devenue nombreuse, déverser son trop plein dans d'autres localités du canton et de l'étranger. Chacun connaît le nombre

considérable de ressortissants de Ste-Croix et de la Vallée répandus dans le pays de Vaud. Nos caisses communales et nos bourses de pauvres en savent quelque chose. Ces communes cadettes de la montagne ont rendu à leurs aînées de la plaine, au centuple, la population qu'elle leur ont enlevée dans l'origine.

C'est ainsi qu'en 1723 on voit deux membres d'une famille de Reymond, établie sur les bords du Lac de Joux lieu dit au Bas des Bioux avec un Capt de la même contrée venir se fixer dans le Jorat. Ils achetèrent de demoiselle Otonnette-Salomé Sterky, dont le père, ancien professeur de l'Académie de Lausanne, était mort premier ministre de l'église réformée de Berlin, la propriété de la Berallaz appelée alors le Bien de Satigny.

Cette propriété abergée déjà en 1552, par le bourgmestre et le conseil de la communauté de Lausanne à leur combourgeois Jaques Copin, consistait au commencement du siècle passé en une grande ferme et des terrains en friche. Elle s'étendait dès la Rapaz, l'Abbaye de Montheron et le Benenté au ruisseau du Talent.

Les nouveaux propriétaires s'y sont établis, ils y ont défriché et s'y sont considérablement multipliés ; on voit, quelques années plus tard, leurs descendants fonder le hameau de Béthusy, occuper le Châlet à Marin, le Châlet à Saboton, d'autres vont s'établir au Bucley, près de Morges et dans d'autres localités des environs. Lors de leur arrivée, une famille de Reymond et une de RoCHAT étaient déjà venues de la vallée se fixer dans le voisinage lieu dit à la Grange Neuve. Plus tard, des Meylan, des Golay et d'autres encore les ont suivis. Leur postérité forme aujourd'hui une forte partie de la population de cette contrée du Jorat. Ainsi donc les descendants de ces aventuriers proscrits jetés dans les *noires joux* du Jura, sont venus plus tard aider de leur concours la colonisation et le défrichement du Jorat.

L. REYMOND.

La villhe Marguerite.

La villhe Marguerite étai bin tant cocasse que le n'ein poivé mé. On dzo que le pllioumàvè dâi truffés su lo laviâo, le vâi lo menistré que veniâi à la maison po féré n'a vesite. Vito le quitté s'n'ovradzo, sé pâné lé mans à son faordâ, monté su onna chaula po aveintâ la grossa biblia qu'étâi su lo gardaroba ; ein l'âovreint le l'âi trâové sé lunettés que le fourré vito su son nâ, et la vouâique à liairé po féré à vaire âo menistré que le n'iré pas onco tant crouie.

— Bondzo, Marguerite, que dit lo ministré ein eintreint.

— Bondzo, monsu lo menistré, répond la Marguerite ein traiseint sé lunettés, prenî onna chaula.

— Vo liaidé la Biblia ?

— Oi, c'est on tant bon lâivro, io ye liaiso ti le dzo se ye pu.

— Eh bin ! vo z'âi raison ! Quin nové ?

— Oh ! pas grand touse. Ah ! portant, monsu lo menistré, vo ne sédé pas que vo m'âi fé on grand serviço ein vegneint tsi no sta matená.

— Et coumeint?

— C'est que iavé perdu mé lunettés y a pardié bin dou ao traî z'ans, et lé zé retrouvâies ein âovre-seint ma Biblia quand vos z'êtes venu!

Quauqué teimps après, lo ministré retorné tzi la Marguerite et le fâ lo même manédzo qué lo premi iadzo. Le n'eut qué lo temps dé vito épussetâ on bocon la Biblia, dé l'âovri su la trabilia, sein féré atteinchon que l'étâi veria daô mauvais coté, et le fâ seimblant dé liairé assidumeint. Quand lo menistré eut de bondzo, ye s'avance vai la trabilia et dit :

— Yo liaidé vo, Marguerite?

— Ique, à cé verset, que le dit ein poseint lo dâi ao mâitein dâo folliet.

— Coumeint, dit lo menistré! mâ la Biblia est veria à rebou; coumeint pâodé-vo liairé?

— Ah! Monsu lo menistré, vo ne sédé pas : c'est que ye su gautsire!

C. C. D.

Le fer et l'or.

Ils sortent tous les deux de terre
Ces métaux au rôle infernal :
L'un pour armer l'homme de guerre,
Et l'autre le sceptre royal.
Ils ont conduit à l'agonie
Les peuples de l'antiquité.

Le fer et l'or ont fait la tyrannie,
L'or et le fer feront la liberté.

Tous deux doivent changer de rôle,
C'est la bascule d'ici-bas.
Déjà de l'un à l'autre pôle
L'or au fer a cédé le pas.
Machines, vapeur, industrie
Le fer fait votre royauté.

Le fer et l'or ont fait la tyrannie,
L'or et le fer feront la liberté.

L'or sert à pervertir les hommes ;
Le fer, en aidant leurs travaux,
En fait partout ce que nous sommes,
Des penseurs, des hommes nouveaux.
Le travail, l'art, l'imprimerie
Ont acquis la priorité.

Le fer et l'or ont fait la tyrannie,
L'or et le fer feront la liberté.

MÉRIL CATALAN.

La garniture de diamants.

IV

Ces circonstances augmentant sa grande impatience de se rapprocher de Viterbe, sans attendre le rétablissement de ses camarades, et la levée du camp de Bayes, il prit une felouque et s'embarqua pour Civita-Vicchia, n'ayant pour compagnon de voyage que son fidèle Tiburzio. Leur navigation fut très heureuse : partis à la pointe du jour, déjà avant midi ils avaient vu blanchir les remparts de Gaète, et, au coucher du soleil, le promontoire de Circé ne paraissait plus à leurs yeux. Le lendemain, de bonne heure, la felouque jeta l'ancre dans le port de Civita-Vecchia, où ils trouvèrent toutes les galères de la Religion rangées en face de la marine pontificale, sur une double ligne, et dans un ordre parfait.

En mettant pied à terre, Vivaldi remarqua une grande agitation dans la ville de Civita-Vecchia : ses habitants se portaient en foule devant l'édifice qu'occupait le Grand-Maître ; les avenues en étaient couvertes de chevaux, de valets, et de bagages de toute espèce, et les chevaliers des diverses langues

venaient en grande tenue se ranger devant la porte du palais où l'étendard de la religion était déployé. Bientôt le chef de l'Ordre parut lui-même accompagné du Grand-Prieur de Navarre, du Commandeur Bosio, et de ce bailli de Martinenque dont la valeur et les talents avaient rendu de si importants services durant le siège de Rhodes. Il monta sur un coursier richement harnaché que son écuyer tenait par la bride au pied du grand escalier ; et de son épée donnant un signal, tout le cortège, aux sons d'une musique guerrière, s'ébranla pour sortir de la ville. Lorenzo apprit alors que le Grand-Maître partait pour Rome, où le pape, jaloux de voir cet homme célèbre, et de lui payer publiquement le tribut d'admiration que méritaient ses exploits, venait de l'inviter à se rendre. A la première halte il s'empressa de se présenter à son chef, qui l'accueillit avec bonté et lui fit donner un de ses chevaux : puis, il prit place dans les rangs des chevaliers.

Ce voyage fut une sorte de marche triomphale ; à S. Severa, distant de cinq lieues de Civita-Vecchia, où le cortège devait passer la nuit, Villiers de l'Île Adam rencontra son petit-neveu, le maréchal Anne de Montmorency, qui, se trouvant à Rome, s'était empressé de venir au-devant de lui avec une suite brillante. Le lendemain, en arrivant à Castello Guido, nouvelle pompe : c'étaient tous les prélats de la maison du pontife, escortés des suisses et des chevaliers-légers de la garde, troupe richement équipée, qui prit rang en avant et à la suite des chevaliers. Enfin, à peu de distance de la capitale, les nobles voyageurs furent joints par un grand nombre de cardinaux et par l'ambassadeur de Charles-Quint, suivis de fastueux équipages. Ce cortège imposant entra dans Rome au milieu d'une foule immense de spectateurs, et défila lentement sur le pont St-Ange, au son des cloches, et au bruit de l'artillerie du château.

Arrivé au Vatican, la réception que le chef de l'Eglise fit au Grand-Maître fut des plus flatteuses : quoique affaibli par une grave maladie, Adrien quitta son fauteuil, pour le relever et l'embrasser au moment où il se prosternait dans l'intention de lui baiser les pieds ; il le fit ensuite asseoir à ses côtés, et devant tout le sacré collège, lui donna les éloges les plus satisfaisants ; il l'appela *magnus Christi athela, et fidei catholice acerimus progugnator*, car tous les discours furent prononcés en latin, langue dans laquelle le pontife s'exprimait avec une rare élégance.

Peu de jours après cette cérémonie, Adrien succomba à la maladie dont il était atteint, et la thiaré passa pour la seconde fois sur la tête d'un Médicis. Héritier des nobles sentiments de son prédécesseur, Clément VII prit le plus vif intérêt aux infortunes du Grand-Maître, et lui promit d'intercéder auprès de l'empereur, afin d'obtenir une île, ou quelque autre domaine de ses vastes états, où il pût rétablir le siège de l'Ordre. En attendant, il lui accorda la permission de laisser sa flotte dans le port de Civita-Vecchia, et lui céda pour asile la ville de Viterbe, où de vastes logements allaient être préparés pour ses chevaliers et toute sa suite.

A la nouvelle de cette heureuse concession, on se doute bien que la joie de Vivaldi fut extrême ; il allait habiter la ville où se trouvait son amie, correspondre facilement avec elle, la voir peut-être, et tout entreprendre pour l'arracher à la tyrannie de ses parents. Lors de son introduction au monastère de Santa-Rosa, l'ingénieur Tiburzio ne s'était pas borné à s'acquitter de son message, il avait, en outre, étudié soigneusement les avenues et les êtres de la maison. Un jardinier ivrogne et conteur, avec une femme encline à la galanterie, quoiqu'elle ne fût plus guère en âge d'y songer, était une circonstance qui lui promettait des facilités, et soit en attirant l'un au cabaret, soit en courtisant l'autre, il se proposait bien de tirer parti de ce couple au profit de son maître.

Cependant les représentations dramatiques faisaient toujours le charme de nos religieuses, et les plus zélées s'occupaient avec ardeur à enrichir leur répertoire de tout ce que les poètes de l'époque actuelle produisaient de meilleur. Le Trissin venait de publier sa Sophonisbe, la première tragédie régulière qui ait été composée en Italie, et les jeunes actrices de Santa-Rosa auraient bien désiré monter ce bel ouvrage, mais cela n'était pas possible, vu que la Cour de